

## SERMON VIII.

### LA FAUSSE SÉCURITÉ.

*Tu dis : Je suis riche, je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien ; et tu ne connais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle, et nu.*

Apoc. iii. 17.

DANS UN précédent discours sur ces mêmes paroles, j'ai exposé et combattu trois illusions que se font à elles-mêmes, par rapport à leur salut, différentes classes de personnes. La première, celle des hommes qui se tranquillement sur l'état de leur âme, parce qu'ils sont des hommes moraux selon le monde : comme s'il n'était pas possible d'être vertueux aux yeux de nos semblables sans être vraiment disciple de Jésus-Christ, ou comme si la moralité pouvait dispenser de la piété. La seconde, celle des hommes qui croient être dans la voie du salut, parce qu'ils connaissent bien la doctrine chrétienne : comme si l'orthodoxie n'était pas distincte de la foi, et pouvait en tenir lieu. La troisième, celle des hommes qui fondent leurs espérances sur les émotions religieuses qu'ils éprou-

vent : comme si des mouvemens passagers de piété sans influence positive sur le cœur et sur la vie, étaient des signes certains de régénération et de vie spirituelle.

Poursuivons maintenant le triste examen des diverses sources de cette fausse sécurité dans laquelle vivent un si grand nombre d'hommes. Descendons dans d'autres abîmes de ce cœur qui *est trompeur par-dessus toutes choses*. Et tandis que nous chercherons à le faire, élevons nos cœurs à Dieu ; demandons-lui de nous préserver de tout volontaire aveuglement ; de nous rendre sincères, droits, consciencieux, dans le jugement que nous porterons sur nous-mêmes ; afin que, si nous sommes amenés à nous dire : voilà l'illusion qui t'aveugle et t'égare, nous ne puissions pas endurcir notre cœur, mais que plutôt nous l'ouvrions à la Parole de ce Dieu tout bon et tout-puissant qui blesse pour guérir, qui afflige pour consoler, qui dissipe la fausse sécurité pour donner la véritable paix. Allons donc à Dieu, en lui disant du fond du cœur : Oh ! Dieu, pendant que dure ta patience, pendant que je peux encore obtenir de toi le pardon de mes péchés, et le changement de mon cœur, fais-moi connaître l'état de mon âme, comme je désirerai l'avoir connu quand je serai couché sur mon lit de mort, et que je comparâtrai devant le tribunal de Christ.

Parmi les hommes qui vivent, par rapport à leur

salut, dans une fausse sécurité, se présentent d'abord à nous les formalistes, les hommes dont toute la piété consiste dans des dehors de religion, dans une simple profession de Christianisme. L'observation des formes du culte est de beaucoup ce qu'il y a de plus facile dans la religion. Les respecter ne coûte pas grand chose ; n'oblige, à proprement parler, à rien ; n'impose que peu ou point de sacrifices. On peut rendre à l'Évangile un hommage extérieur, tout en se livrant à l'orgueil, à la sensualité, à la calomnie, à l'impureté, à l'injustice, à la fraude, à l'amour du monde, à l'idolâtrie des richesses. En conséquence il est des hommes qui ont cette espèce de piété, mais qui n'en ont point d'autre, et qui ne s'imaginent pas qu'il soit nécessaire, ou même qu'il soit possible, d'en avoir une autre. A leurs yeux, fréquenter les saintes assemblées, communier de temps en temps, lire quelquefois un chapitre de la Bible, parler de la religion avec respect, c'est tout le Christianisme. Sans doute que toutes ces choses, faites dans un esprit chrétien, sont bonnes, utiles, nécessaires même. Mais se persuader que ces actes extérieurs de dévotion constituent en quelque sorte la piété, ou même qu'ils en sont l'essentiel, c'est s'abuser étrangement : c'est prendre la forme de la religion pour le fond, l'apparence pour la réalité, les moyens pour le but, la profession de la foi pour la foi, l'écorce et les feuilles de l'arbre pour ses fleurs et ses fruits, les secours que Dieu nous donne pour notre conversion et

notre sanctification, pour la conversion et la sanctification elles-mêmes : c'est méconnaître complètement le grand but de l'Évangile. Un homme réfléchi, qui veut prendre la peine de consulter un instant sa conscience, peut-il bien croire de bonne foi que la religion de Jésus-Christ ne demande guère de lui que des hommages extérieurs ? qu'elle n'a rien, ou presque rien à commander à son cœur et à sa conduite ? que pourvu qu'il ait pour elle une sorte de déférence, elle ne s'inquiète guère d'autre chose, et le laisse libre, après cela, de disposer à son gré de ses affections et de sa vie ? Qui ne voit qu'une telle religion serait une abominable hypocrisie, inutile à l'homme et à la société, et profondément indigne de Dieu. Et pourtant c'est la religion des formalistes. Il semble qu'il devrait suffire de l'avoir décrite pour que chacun fût forcé d'en reconnaître la complète inutilité.

Vous servez Dieu dans sa maison, dites-vous ; mais à quoi bon, si le culte que vous lui rendez n'exerce aucune influence positive sur vos sentimens et sur votre vie ; s'il ne vous empêche pas de vivre à peu près comme ceux qui n'entrent jamais dans le sanctuaire du Seigneur ? En quoi valez-vous mieux qu'eux ? Vous entendez régulièrement la prédication de l'Évangile ; mais à quoi bon, si cet Évangile, qui est *la puissance de Dieu en salut à tout croyant*, est sans efficace pour vous ; s'il vous laisse dans votre incrédulité, dans votre éloignement de Dieu, dans votre état de mort ? En quoi

valez-vous mieux que ceux qui n'ont jamais entendu prononcer le nom de Jésus-Christ ? Vous communiez ; mais à quoi bon, si vous n'êtes pas en communion avec Dieu, par la foi en Jésus-Christ ; si vous vivez habituellement *sans Dieu et sans espérance dans le monde* ? En quoi valez-vous mieux que les hommes qui n'ajoutent pas à leurs péchés une telle profanation ? Vous respectez la sainte Bible, et la lisez quelquefois ; mais à quoi bon, si vous rejetez sa doctrine de salut et de vie, si vous foulez aux pieds sa morale pure et sainte ? En quoi valez-vous mieux que ceux qui ne savent pas même que Dieu a donné sa Parole aux hommes ? Vous respectez la religion dans vos discours ; mais à quoi bon, si vous la rendez méprisable en répandant sans cesse autour de vous le scandale d'une vie où l'on ne voit aucune véritable crainte de Dieu ? En quoi valez-vous mieux que ceux qui se rangent au nombre des adversaires de l'Évangile ? Tout ce respect extérieur que vous manifestez pour la religion, peut-il bien vous aveugler au point de vous empêcher de comprendre et de sentir que vous refusez à Dieu l'essentiel de ce qu'il vous demande, et sans lequel tout le reste n'est rien ; la foi, la conversion, l'obéissance.

Hélas ! ce qui vous rassure, c'est ce qui devrait vous alarmer. La fréquentation du culte, les prédications que vous entendez, les communions auxquelles vous participez, les hommages que vous ne pouvez vous empêcher de rendre à l'Évangile,

toutes ces choses qui auraient dû vous amener à la foi, à l'amour de Dieu, à l'obéissance à sa volonté, et qui vous ont laissé dans l'incrédulité, dans l'indifférence, dans l'inimitié contre Dieu ; toutes ces choses, qui, sous l'influence de l'Esprit de Dieu, étaient destinées à vous donner la vie, et qui vous ont laissé dans la mort, que sont-elles, sinon tout autant de redoutables accusateurs qui s'élèveront en témoignage contre vous devant Dieu, et vous proclameront digne d'une condamnation d'autant plus terrible que vous aurez abusé de plus de grâces, étouffé plus souvent la voix de Dieu, et persisté dans votre incrédulité au milieu d'un plus grand nombre de moyens de vous convertir. Ah ! soyez en sûr, si, malgré la voix de votre conscience et les avertissemens de la Parole de Dieu, vous continuez à puiser dans vos vaines observances religieuses, une absurde et fatale tranquillité, vous envierez devant le tribunal de Christ le sort de ces pauvres païens, qui ne sont jamais entrés dans une église chrétienne, qui n'ont aucune connaissance de la Parole de Dieu, et n'ont jamais entendu prononcer le nom du Sauveur. Prenez donc pitié de vous-même. Ne vous faites plus une justice de vos injustices, et des titres de salut de ce pharisaïsme qui vous condamne. Sentez le néant de cette piété sans piété, de cette religion sans religion, qui vous a endormi et aveuglé jusques à maintenant. Demandez-en sincèrement pardon à Dieu. Abjurez-la de tout votre cœur : jetez-vous sans délai entre

les bras de ce Sauveur par qui seul vous pouvez obtenir la rémission de vos péchés, et entrez par sa grâce, et appuyé sur ses promesses, dans une voie toute nouvelle. Il faut que vous appreniez à servir Dieu, non plus seulement des lèvres, mais du cœur; non plus seulement en apparence, mais en réalité; non plus seulement par quelques stériles pratiques de dévotion, mais par la consécration de votre vie à sa gloire; ou vous payerez cher votre présomptueuse confiance. *Qu'ai-je à faire, dit l'Eternel, de la multitude de vos sacrifices? . . . . Quand vous entrez pour vous présenter devant ma face, qui a requis cela de vous, que vous fouliez de vos pieds mes parvis? . . . Ne continuez plus à m'apporter des oblations de néant. . . mon âme hait vos fêtes solennelles, je suis las de les souffrir. . . . Lavez-vous, nettoyez-vous; ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions; cessez de mal faire, apprenez à bien faire. . . . Venez maintenant, dit l'Eternel, et débattons nos droits: quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la laine.*

En cherchant à pénétrer dans le tortueux dédale des illusions qui égarent les hommes, nous y rencontrons des sentiers qui partent de points entièrement opposés les uns aux autres, suivent des directions différentes, et aboutissent cependant tous à l'abîme. Ainsi, par exemple, nous venons de fixer

notre attention sur des hommes qui se laissent aveugler et endormir par de vaines apparences de piété ; et nous allons la fixer maintenant sur des hommes dont la sécurité ne tient point à des idées erronées sur la religion elle-même, mais à une cause étrangère à la religion : à ce qu'ils se jugent par comparaison avec les autres hommes.

Nous avons une grande répugnance à examiner sérieusement notre état spirituel d'après la Parole de Dieu, aussi longtemps que nous pressentons que cet examen pourrait porter le trouble dans notre âme, et dissiper nos illusions. Tant que notre conscience n'est pas véritablement réveillée, et que nous ne comprenons pas l'importance suprême du salut, nous ne sentons pas la nécessité de nous connaître et de nous juger selon la vérité, mais nous éprouvons le besoin de nous délivrer, par rapport à la vie à venir, de toutes les craintes qui pourraient empoisonner nos jouissances terrestres. Dès-là, pour nous maintenir dans un état de sécurité, nous avons recours à tous les subterfuges que peut nous suggérer un amour-propre aveugle, qui craint la lumière et qui se plaît dans les ténèbres. Entre ces subterfuges, il n'en est guère dont il soit plus naturel d'user, et qui puisse mieux remplir notre but, que celui de nous juger par comparaison avec les hommes dont les opinions, les sentimens, la conduite, sont de nature à entretenir en nous la fausse paix que nous tenons tant à conserver. C'est pourquoi, nous gardant bien de fixer notre attention

sur les fidèles dont le zèle, l'humilité, la charité, la pureté, la délicatesse de conscience, nous humilieraient et nous alarmeraient ; et détournant encore plus nos regards de ces pages sacrées où brille une lumière de vérité et de sainteté qui nous ferait trembler, en nous montrant qu'entre notre christianisme et le Christianisme de la Bible il y a un abîme, nous les arrêtons avec complaisance sur les incroyables, les mondains, les impurs, les injustes, les moqueurs, les profanateurs, les vicieux de toute espèce. Il ne nous est pas difficile de nous persuader que nous valons beaucoup mieux qu'eux. Nous ne nous livrons pas aux mêmes égaremens qu'eux. Nous ne traitons pas la religion et la morale comme ils la traitent. Nous respectons ce qu'ils méprisent. Nous faisons des œuvres de piété ou de charité qu'ils ne font pas. Comment ne leur serions-nous pas de beaucoup supérieurs ? et comment, leur étant de beaucoup supérieurs, n'aurions-nous pas sujet de nous rassurer par rapport à notre salut ? Se pourrait-il que le juste Juge ne fît aucune différence entre eux et nous ? Telle est, si je ne me trompe, la source à laquelle un grand nombre d'hommes qui ne sont Chrétiens que de nom puisent le calme trompeur qui les endort.

Pour dissiper, si possible, ce calme trompeur, je ne vous parlerai pas de l'indulgence avec laquelle nous sommes disposés à nous juger nous-mêmes, et de la sévérité avec laquelle nous sommes disposés à juger nos semblables : je ne vous ferai pas

observer que, tout en étant toujours plus ou moins aveugles sur nos propres fautes, nous sommes au contraire toujours très clairvoyans par rapport aux fautes d'autrui ; que par conséquent, il est bien facile que le jugement que nous portons sur nous-mêmes soit trop favorable, et celui que nous portons sur les autres trop sévère ; et qu'ainsi la comparaison que nous établissons entre eux et nous, étant vicieuse par sa base, ne prouve absolument rien. Je ne vous rappellerai non plus qu'en passant que, pour que nous pussions faire une juste appréciation de notre état moral, et de celui de nos semblables, il ne suffirait pas que nous nous vissions tels que nous sommes, sans indulgence aucune, et que nous vissions nos semblables tels qu'ils sont, sans sévérité aucune : mais qu'il faudrait encore que nous tinsions compte des moyens d'instruction religieuse et morale dont nous avons joui les uns et les autres ; que nous missions dans la balance la différence des caractères naturels, de l'éducation, de la condition sociale, des exemples que nous avons eus sous les yeux ; et que ce ne serait qu'en faisant entrer tous ces élémens de notre responsabilité respective en ligne de compte, que nous pourrions établir entre nos semblables et nous-mêmes une comparaison juste, sur laquelle nous pussions baser un jugement impartial. Or, comme il nous est impossible, à nous, de faire entrer tous ces élémens de notre responsabilité et de celle de nos frères en ligne de compte ; comme les bornes de notre esprit, la force

de nos préjugés, l'aveuglement de notre amour-propre, nous en rendent incapables ; comme il n'y a que le Dieu qui connaît toutes choses, et qui juge selon la vérité, qui puisse déterminer avec précision et avec justice la mesure de responsabilité qui pèse sur chacune de ses créatures, il se pourrait que tel homme, dont la conduite, plus mauvaise en apparence ou en réalité que la nôtre, nous tranquillise, fût, dans le fait, moins coupable que nous, parce qu'il est né avec des passions plus vives, parce qu'il s'est trouvé placé dans des circonstances plus défavorables, ou parce qu'il a eu moins de secours religieux que nous. Ainsi, la comparaison que nous voudrions faire entre lui et nous, pour nous tranquilliser, serait vicieuse encore sous ce point de vue que nous manquons toujours des lumières nécessaires pour que cette comparaison soit juste et impartiale ; tellement qu'il se peut fort bien que nous soyons plus coupables devant Dieu que ceux que nous croyons plus coupables que nous. Et s'il en est ainsi, que devient la paix que nous puisons à cette source ?

Vous verrez toujours plus clairement que cette paix est une fausse paix, si vous considérez combien, sous un autre rapport encore, la comparaison qui en est le fondement est peu consciencieuse. A qui se compare-t-on ? Quels sont les hommes d'après la vie desquels on se plaît à se juger ? Vous le savez aussi bien que moi. Ce sont ceux qu'on regarde, à tort ou à raison, comme au-dessous de

soi, sous le rapport religieux et moral, et dont la conduite est de nature à inspirer quelque sécurité. Mais y a-t-il aucune justice, aucune droiture, à choisir ainsi ses points de comparaison ? Un tel choix montre-t-il quelque amour pour la vérité, quelque désir d'apprendre à se connaître ? n'annonce-t-il pas au contraire qu'on veut à tout prix se tranquilliser sur son salut ? Peut-il avoir d'autre motif que la préférence des ténèbres à la lumière ? que le désir de demeurer dans un état d'aveuglement spirituel ? que la crainte d'avoir les yeux ouverts sur le véritable état de son âme ? Et que peut-il résulter d'une comparaison dont l'aveuglement volontaire est le principe, sinon un aveuglement toujours plus profond ? Si donc vous voulez vous aveugler toujours davantage vous-même, vous n'avez pas de meilleur moyen à employer que de vous juger ainsi. Vous réussirez assurément : fatal succès, qui vous coûtera votre âme !

En outre, quand la comparaison que vous faites de vous-même, et des autres, serait aussi consciencieuse qu'elle l'est peu, et quand il en résulterait que les autres hommes sont en général, tout bien considéré, plus éloignés de Dieu, plus corrompus que vous ne l'êtes vous-même, quelle tranquillité pourriez-vous raisonnablement puiser à cette source empoisonnée ? Quand il y aurait une multitude d'hommes plus irréligieux, plus légers, plus immoraux que vous, en devriez-vous conclure que

vous êtes religieux, moral, en état de salut ? L'immoralité de vos semblables est-elle un gage de votre moralité, et leur impiété un gage de votre piété ? N'y a-t-il pas divers degrés dans l'incrédulité et dans l'impénitence, et sans être peut-être aussi endurci et aussi loin de Dieu que beaucoup d'autres, ne peut-il pas se faire que vous soyez dans la voie de l'erreur et de la mort ? De ce qu'il est des hommes qui se précipitent dans le chemin spacieux qui mène à la perdition, s'en suit-il que vous ne puissiez pas y marcher vous-même derrière eux ? Qu'elle est donc mal fondée la confiance que vous placez par rapport à votre propre salut dans la conduite des pécheurs que vous croyez plus coupables que vous ! Leur condamnation sera peut-être encore plus terrible que la vôtre ; mais c'est là tout ce que vous pouvez conclure de ce qu'ils sont plus corrompus que vous. Et vous en voulez conclure que vous n'avez rien à craindre pour votre salut ? Oh ! que votre réveil sera terrible, si vous ne sortez pas de votre sommeil avant le jour du jugement !

Il y a plus. Si vous voulez comprendre toute la fausseté, tout le danger de l'opinion qui vous rassure, réfléchissez aux monstrueuses conséquences de cette opinion. D'abord, si réellement on était autorisé en quelque manière à se tranquilliser sur son salut, parce qu'il y a des hommes qui sont plus éloignés de Dieu et plus corrompus

qu'on ne l'est soi-même, il n'est aucun pécheur qui ne pût à juste titre concevoir de son état spirituel une idée favorable, et se croire à l'abri des jugemens de Dieu. Si votre opinion était fondée, chacun pourrait à bon droit se rassurer : l'homme régulier dans ses mœurs en regardant aux libertins ; l'homme honnête en regardant aux fripons ; l'homme compâtissant en regardant aux hommes durs ; l'homme véridique en regardant aux menteurs ; l'homme qui respecte la religion en regardant aux moqueurs ; et pour tout dire, l'homme moral en regardant aux hommes immoraux ; l'homme vicieux en regardant aux malfaiteurs ; le voleur en regardant aux meurtriers ; le simple meurtrier en regardant aux parricides ! Que sais-je ? Poursuivez ce principe dans toutes ses applications, et si vous en exceptez le plus infâme scélérat qui ait souillé la terre, aucun homme quelque dépravé qu'il fût, ne devrait craindre les jugemens de Dieu : car il n'est aucun homme qui ne pût voir des hommes plus criminels que lui, et trouver dans leurs déréglemens un gage de son salut ? Que pensez-vous d'un principe qui conduit à de pareilles conséquences ? Ne voyez-vous pas qu'il est insoutenable ? que puisqu'il est de nature à rassurer tout le monde, il ne doit rassurer personne ? qu'il est aussi faux qu'il est absurde, aussi mensonger qu'il est impie ? Vous, donc, qui faites reposer sur ce mensonge l'édifice de votre paix, vous élevez cette maison bâtie sur le

sable dont la ruine sera grande. Vous vous jouez de Dieu et de sa justice : mais Dieu et sa justice vous atteindront. Vous vous réfugiez au bord d'un abîme : mais cet abîme va s'entr'ouvrir sous vos pas.

Et ne dites pas que j'ai exagéré cette conséquence de votre opinion, et mis sous vos yeux un tableau imaginaire. Ce tableau est d'une effrayante vérité. L'expérience et la connaissance du monde parlent plus haut ici que toutes les paroles, et confirment le raisonnement avec une force irrésistible. Que d'hommes, en effet, dans toutes les classes de la société, depuis les premières jusques aux dernières, qui se tranquilissent par rapport à leur salut, comme vous vous tranquillisez vous-même ! Il n'est pas de receptacle du crime où l'on ne puisse vous montrer des victimes de l'illusion qui vous aveugle. Pénétrez dans les prisons, et vous y verrez des malfaiteurs qui ont souillé la terre par leurs forfaits, sur lesquels est levé le glaive de la justice, étouffer le cri de leur conscience, se juger avec un aveuglement inconcevable, échapper parfois à toute appréhension des jugemens du Seigneur, et conserver devant Dieu et devant les hommes un calme de mort, en comparant leur conduite à celle d'autres malfaiteurs, qu'ils regardent, à tort ou à raison, comme plus criminels qu'eux-mêmes. Vous les verrez puiser dans cette comparaison une paix semblable à celle dont vous vous contentez vous-même. Ne vous deviendra-t-elle pas suspecte, votre

paix, en voyant que les hommes dont la conduite vous fait horreur, la partagent avec vous ?

Que si vous voulez absolument chercher dans l'état spirituel de vos semblables quelques lumières sur l'état de votre âme, détournez vos regards de dessus les pécheurs qui déshonorent le nom d'homme et de Chrétien, et dirigez-les sur ceux qui l'honorent. Regardez aux fidèles de tous les siècles. Lisez l'histoire de l'Eglise chrétienne. Réfléchissez au caractère et à la conduite des hommes de la piété desquels vous ne pouvez pas douter, et que la providence de Dieu vous a fait rencontrer. Puis, comparez vos principes, vos sentimens, vos œuvres, aux leurs. Alors, du moins, il y aura quelque impartialité, quelque droiture, dans le jugement que vous porterez. Si vous trouvez en vous quelques traces de leur foi, de leur zèle, de leur renoncement à eux-mêmes, de leur délicatesse de conscience, de leur esprit de prière, de leur amour pour Dieu et pour leurs frères, prenez courage. Mais si les dispositions spirituelles et saintes qui ont caractérisé les fidèles dans tous les siècles, ne vous caractérisent point ; si elles vous sont étrangères ; s'il y a un abîme entre leurs convictions et vos convictions, entre leur vie et votre vie ; que ce contraste vous instruisse, vous humilie, vous alarme. Qu'il vous fasse sentir que, tout en croyant être riches et dans l'abondance, vous êtes misérables et pauvres. Que la vertu chrétienne à laquelle sont

parvenus tous les hommes qui ont embrassé de cœur la religion de Christ, vous montre à découvert l'insuffisance et la fausseté de cette vertu mondaine qui vous inspire une fausse sécurité. Voilà comment, en vous comparant non plus aux Chrétiens de nom, mais aux vrais Chrétiens, vous pourrez faire servir au réveil de votre conscience, ce qui l'endort, et à vous alarmer sur votre état, ce qui vous tranquillise.

Toutefois, mes frères, je n'ai pas encore montré toute la folie, toute la culpabilité, tout le danger qu'il y a à voir dans les dérèglements de nos semblables un motif de sécurité.

En effet, l'opinion qui sert de fondement à votre vaine confiance, et dont je vous ai déjà fait voir la fausseté et le danger sous plusieurs points de vue, doit encore être caractérisée et combattue comme une opinion subversive de toute vérité, de toute morale, de toute religion positive. Examinez-la avec quelque attention, et vous vous en convaincrez facilement. Que faites-vous, en effet, quand, pour juger de votre état spirituel, vous vous comparez avec les autres hommes ? Vous déclarez tacitement que leur conduite est, à vos yeux, la règle de la vérité, de la morale, de la religion ; la loi à laquelle vous devez obéir ; la balance à laquelle vous serez pesé. Mais croire que la conduite des hommes est la règle de la vérité, de la morale, de la religion, c'est en principe

et par le fait anéantir toute vérité, toute morale, toute religion positives. C'est prétendre qu'il n'y a point de vérité éternelle et absolue, point de règle fixe et immuable du juste et de l'injuste. C'est nier la conscience, la loi de Dieu, sa sainteté et sa justice, son gouvernement moral et son jugement : car dans cette supposition la conduite des hommes est la seule règle de la vérité et du devoir, la seule autorité, et le seul juge. Voilà où mène directement cette monstrueuse supposition. Si vous pouvez faire reposer votre sécurité sur une pareille base, vous êtes bien aveugle, et vous êtes bien à plaindre.

En outre, cette fatale erreur, qui suppose dans celui qui l'adopte l'absence de toute conviction religieuse indépendante des jugemens des hommes, tend nécessairement, aussi long-temps que l'esprit y persiste, à rendre l'homme inaccessible à la vérité religieuse. Non seulement cette erreur ne naît dans l'âme que sur les ruines de la foi, mais elle ferme l'âme à la foi. Comme elle ne peut subsister en présence de la vérité révélée, dont l'éclat la dissiperait à l'instant, ainsi que la lumière du soleil chasse les ténèbres de la nuit ; comme, entre une erreur subversive de toute vérité religieuse, et cette vérité, il n'y a point d'accommodement possible ; aussi long-temps que vous ajouterez foi à ce mensonge, vous rejeterez nécessairement la vérité de Dieu, la morale de Dieu, la religion de Dieu. A tous les appels du Seigneur, à tous les avertisse-

mens de votre conscience, à tous les éclairs de lumière que les dispensations de la providence de Dieu ou la prédication de sa Parole feront luire dans vos ténèbres, vous opposerez toujours, pour vous rassurer, les dérèglements de vos semblables. Et plus vous vous rassurerez en vous repaissant d'une erreur aussi grossière, plus elle s'emparera de votre esprit ; plus elle endurcira votre cœur et votre conscience ; plus elle défendra votre âme contre les atteintes de cette vérité divine qui la réveillerait, l'alarmerait à salut, et la ramènerait à Dieu. Abjurez-la donc sans délai, ou elle sera votre ruine.

Mais peut-être n'est-ce pas parce que vous n'admettez point d'autre règle de la vérité et du devoir que la conduite de vos semblables, que la vue de tant de pécheurs plus coupables que vous, vous inspire une si grande sécurité. Vous reculez vous-même devant cette conséquence de votre opinion. Vous la repoussez avec horreur. Si l'état d'immoralité et d'irréligion de vos semblables vous rassure, c'est plutôt parce que vous vous persuadez qu'il est impossible que Dieu condamne un si grand nombre de ses créatures, et que vous en concluez qu'il ne vous condamnera pas non plus vous-même. Mais qu'est-ce qui vous assure que Dieu ne les condamnera pas ? Vous a-t-il accordé une révélation particulière de ses intentions à leur égard ? Et s'il ne l'a pas fait, comment osez-vous

vous asseoir sur son tribunal et juger à sa place ? Que penseriez-vous d'un criminel qui, comparissant devant son juge, voudrait s'arroger le droit de juger et d'absoudre ses compagnons dans le crime, afin de s'absoudre ensuite lui-même ? Ne le regarderiez-vous pas comme atteint de folie ? Et vous voudriez vous arroger ce droit devant le Législateur suprême, devant la loi de Dieu, devant la justice éternelle. Quelle présomption, quelle démente, quelle impiété ! Présomption, démente, impiété d'autant plus grandes, que c'est en donnant un démenti aux déclarations claires, précises, formelles, de la Parole de Dieu que vous vous y livrez. Dieu vous a dit : *Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut point voir le Royaume de Dieu.* "Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le Royaume des cieux, mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père qui est dans les cieux." Et pour que nous ne puissions pas voir dans le grand nombre de ceux qui s'égarèrent, un motif de sécurité, il nous déclare : *qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.* Que "la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et qu'il y en a beaucoup qui y entrent ; mais que la porte étroite et le chemin étroit mènent à la vie, et qu'il y en a peu qui le trouvent." Vous pouvez rejeter ces déclarations du livre de Dieu ; mais si vous les rejetez, vous les rejetez à vos périls et risques : elles ne s'accompliront pas moins ; vous retrouverez derrière la tombe, non le Dieu

de votre imagination, mais le Dieu de la Bible ; non vos illusions, mais sa vérité ; non vos ténèbres, mais sa lumière ; non votre justice, mais sa justice : *car il n'est pas homme pour mentir, ni fils de l'homme pour se repentir ; il l'a dit, et ne le fera-t-il point ? il a parlé, et ne l'exécutera-t-il point ?* Les dispensations de sa providence toutes seules, et indépendamment des leçons de sa Parole, devraient dissiper l'illusion, qui, en vous rassurant sur le sort de la multitude, vous rassure sur votre propre sort. Vous ne voyez nulle part dans l'histoire du monde que le grand nombre des coupables ait jamais arrêté le bras du Seigneur. Toutes les calamités qui ont désolé la terre, tous les jugemens par lesquels Dieu a visité les peuples, enveloppant une multitude de pécheurs dans une commune destruction, montrent à quiconque a des yeux pour voir, que sa justice et sa miséricorde ne sont pas telles que notre justice et notre miséricorde ; et que, tout bon, tout plein de compassion qu'il est, son gouvernement moral peut exiger qu'une multitude de ses créatures rebelles soient consumées par le souffle de sa bouche : et s'il en est ainsi dans ce séjour d'épreuve où dure la patience de Dieu, comment n'en serait-il pas ainsi dans ce séjour des rétributions où la justice devra avoir un cours plein et entier ? Loin de vous donc l'illusion qui vous aveugle et qui vous endort. Tous les hommes qui auront vécu loin de Dieu périront, et vous périrez avec eux, si vous marchez dans la même

voie qu'eux, alors même que vous y marcheriez plus lentement, et plus timidement qu'eux.

Cessez donc par pitié pour vous-même, de vous comparer aux autres hommes. Pour juger de ce que vous êtes devant Dieu, peu vous importe ce qu'ils sont. Il s'agit de vous-même ; de votre conduite, à vous ; de l'état de votre âme devant le Dieu saint et juste, et pas d'autre chose. Après vous être jugé jusqu'à présent d'après un principe erroné, consentez à vous juger d'après la vérité. Après avoir fermé vos yeux à la lumière, consentez à les y ouvrir. Après vous être aveuglé vous-même, consentez à sortir de votre aveuglement.

Dieu vous a donné une conscience. C'est d'après cette conscience, d'après votre conscience à vous, et non d'après la conscience de vos semblables, que vous devez vous juger : car votre conscience est, après Dieu, votre premier juge, votre juge naturel. Demandez-vous donc : ai-je toujours écouté cette voix de Dieu en moi ? Ai-je toujours été fidèle à ces convictions du bien et du mal que Dieu avait gravées dans mon âme, et qui, bien qu'altérées et affaiblies par le péché, n'ont jamais été entièrement effacées ? S'il était un homme qui en s'adressant sincèrement ces questions, osât répondre : ma conscience ne me condamne pas ; cet homme se mentirait à lui-même. Qu'est-ce, je vous prie, que ce malaise intérieur qui vous porte si souvent à vous fuir vous-même, qu'est-ce

que ce besoin de distractions qui vous fait craindre de vous trouver seul à seul avec vous-même ? qu'est-ce que cette frayeur vague de la mort, du jugement, de la vie à venir, qui vous rend habile à en écarter le souvenir, si non le murmure confus d'une conscience qui n'est pas tranquille, et qui vous cite malgré vous à son tribunal ? D'où vient que vous aimez tant à détourner votre attention de vos propres péchés, pour la fixer sur les péchés d'autrui, sinon du besoin que vous éprouvez d'échapper aux accusations de votre conscience, ou d'étouffer sa voix ?

Mais venons-en à quelque chose de plus positif. Essayez de passer rapidement en revue votre vie. Appelez votre mémoire à votre secours. Souvenez-vous qu'il n'est pas une seule de vos actions qui ne soit bien connue du Dieu saint et juste, et qui ne doive être proclamée devant son tribunal ; puis interrogez votre conscience, comme en présence de Dieu, et écoutez sa voix. Sans parler de cette multitude de fautes que vous pouvez avoir oubliées, croyez-vous réellement que votre conscience n'aît rien de grave à vous reprocher, aucune déviation manifeste, flagrante de vos devoirs les plus positifs ; ni dans la jeunesse, ni dans l'âge mûr ; ni en particulier, ni en public ; ni au milieu de vos affaires, ni au milieu de vos plaisirs ; ni aux jours de la prospérité, ni aux jours de l'adversité. En présence des souvenirs de toute une vie, votre conscience pourrait-elle demeurer muette ? Impos-

sible ; car, elle peut bien être séduite, mais elle ne peut pas être morte. Elle a déjà parlé pour vous accuser et vous condamner. Et si votre conscience vous accuse et vous condamne, tout aveuglée et tout endurcie qu'elle soit, qu'importe devant le juste Juge, qu'importe à vos propres yeux, que la conduite des méchans vous absolve ? Vous avez péché. Vous êtes digne de châtement. Devant Dieu vous n'avez point de justice, point de mérite. Vous êtes un pauvre et misérable pécheur, qui avez attiré la ruine et la perdition sur vous.

Mais ce n'est pas tout encore. Pour juger de votre état selon la vérité, il faut juger votre vie, non seulement à la lueur faible et variable de votre conscience, mais encore à la lumière éclatante et inaltérable de la loi de Dieu : car cette loi est, pour quiconque en a eu connaissance, la véritable règle du devoir ; et vous qui vivez dans un pays chrétien, vous en avez eu connaissance. Dès votre jeunesse elle a été mise sous vos yeux. Cette loi, Dieu avait le droit de vous la donner, et vous, vous étiez dans l'obligation de vous y soumettre : car Dieu est votre Créateur et vous êtes sa créature. Cette loi était en outre, par son excellence, digne de tout votre respect, de tout votre amour, de toute votre obéissance. Je voudrais pouvoir l'examiner avec vous, commandement après commandement, et vous montrer qu'il n'est pas un seul précepte de cette loi spirituelle et sainte auquel vous n'avez désobéi, sinon par votre conduite, du moins

par les mouvemens de votre imagination et de votre cœur ; mais cet examen m'entraînerait trop loin. Faites-le, en particulier, devant Dieu, et il en sortira pour vous une lumière propre à dissiper toutes vos ténèbres, une voix de condamnation propre à étouffer la voix de votre amour-propre et de votre aveugle présomption. Quant à moi, je dois me borner à appeler votre attention sur le sommaire de cette loi, que vous avez entendu répéter chaque fois que vous êtes venu dans la maison de Dieu, et dont l'expression vous est familière. Que vous commandait-il ? d'aimer Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. L'avez-vous fait un seul jour, une seule heure de votre vie ? Hélas ! vous savez aussi bien que moi, que vous avez aimé le monde, la fortune, les plaisirs, la science, les créatures, votre bien-être, et que vous vous êtes aimé vous-même, mille fois plus que vous n'avez aimé Dieu et votre prochain. Vous avez donc désobéi habituellement, continuellement, à cette loi de Dieu à laquelle vous deviez obéir ! Votre vie n'en a été, en quelque sorte, qu'une longue, qu'une perpétuelle violation : qu'êtes-vous donc devant cette loi, qu'êtes-vous aux yeux du Législateur Suprême et du juste Juge qui vous l'a donnée, et auquel vous devrez rendre compte, sinon un pauvre et misérable pécheur qui avez attiré la ruine et la perte sur vous ? C'est ainsi que la loi de Dieu, si vous vous jugez fidèlement d'après ses décisions, renversera par sa base cet

édifice de fausse sécurité dans lequel la vue des fautes des autres hommes vous a fait chercher un refuge trompeur.

Oh ! si, après avoir bâti jusques à ce jour sur ce fondement de sable, vous étiez maintenant convaincu que c'est un fondement de sable ! Si, après avoir puisé dans la pensée des iniquités de vos semblables une fatale tranquillité, vous étiez maintenant alarmé à la pensée de vos propres iniquités ! Si, après vous être enorgueilli de votre supériorité réelle ou prétendue sur vos compagnons de péché, vous étiez maintenant profondément humilié en vous jugeant d'après votre conscience, et surtout d'après la loi de Dieu ! Si, du fond d'un cœur froissé et brisé, vous vous écriez : *Que ferai-je pour être sauvé ?* avec quelle douce joie, avec quelle vive espérance, après avoir dissipé votre fausse sécurité, ne vous exhorterais-je pas à entrer dans le chemin de la paix !

Vous demandez avec anxiété : *que ferai-je pour être sauvé ?* Dieu vous répond : *Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé.* Vous dites : j'ai méconnu les droits, et foulé aux pieds l'autorité de la loi divine. Dieu vous répond qu'il a envoyé son Fils, né d'une femme, et assujetti à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, " en accomplissant toute justice." Vous dites : qui me délivrera de cette malédiction de la loi que j'ai appelée sur ma tête ? Dieu vous répond : *Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction*

*pour nous.* Vous dites : mes iniquités crient de la terre au ciel contre moi. Dieu vous répond ; *Christ est la propitiation pour vos péchés.* Vous dites : ma vie n'est qu'une longue injustice. Dieu vous répond : *Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant.* Vous dites : je sens qu'en moi-même je suis perdu. Dieu vous répond : *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.* " *Il peut sauver à toujours tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui.*" Croyez donc en ce Sauveur adorable qui vous est encore annoncé. Vous qui avez regardé si longtemps avec confiance aux iniquités de vos semblables, regardez maintenant avec foi au sang de Christ, à sa parfaite justice, à ses ineffables promesses de grâce, et *il vous sera fait selon votre foi.* Et unis à lui par la foi, suppliez-le de vous donner de *prendre plaisir à sa loi dans l'homme intérieur ;* demandez-lui de *mettre sa loi au dedans de vous ; de l'écrire dans votre cœur ;* et de vous faire la grâce de la prendre pour règle de toute votre conduite, afin qu'après avoir déshonoré le beau nom de Chrétien, *vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière.* Amen.